

l'exploitation d'une mine de salpêtre dans un temps éloigné. Des fragments de pierres, des vases moulés d'une longueur hors d'usage aujourd'hui, sont encore sur les lieux; des marques de roues de charrettes laissées sur le rocher sont encore visibles.

En passant par des couloirs très-étroits, nous arrivâmes dans la partie principale de la caverne, qui n'a pas moins de 10 kilomètres de long, et dont la largeur varie de 60 à 300 pieds; en plusieurs endroits elle a 100 pieds de hauteur. En traversant les énormes chambres avec la lumière faible et incertaine d'une lampe, le voyageur peut se figurer des proportions beaucoup plus étendues qu'elles ne le sont réellement; il peut se croire dans une des contrées des Alpes les plus accidentées avec un affreux précipice d'un côté, et, de l'autre, des hauteurs dont ses yeux ne peuvent atteindre les sommets.

Ici, notre longue file de touristes gravissant lentement les pentes des rochers nous représentait ces sombres processions italiennes, chacun portant un cierge, tournant, montant, descendant, disparaissant souvent derrière des masses de rochers. Nous pouvions difficilement nous ôter de l'idée que nous assistions à des funérailles, et, surtout l'illusion fut complète lorsque nous arrivâmes sous la voûte qui sert d'entrée à cette magnifique chambre souterraine appelée l'Église.

Cette église, ce temple que l'homme a laissé exactement tel que la nature l'a fait, est formé d'une voûte gothique élevée de 30 pieds au-dessus du sol. S'il eût été construit tout exprès pour un oratoire, on n'eût pas fait autrement ni mieux.

Cet oratoire pourrait contenir une très grande assemblée de fidèles. La place de l'orgue est indiquée, la chaire ne manque pas, et notre guide nous a assuré que l'Évangile y avait été fréquemment prêché. Ce jeu naturel, bien connu, des concrétions pierreuses dans les cavernes a construit ici un édifice des plus curieux, une œuvre d'architecture.

De l'église, nous passâmes tout aussitôt dans une autre partie élargie de la caverne principale, et qu'on appelle : la *Salle du bal*. La société se groupa bien vite autour du guide, quand il nous raconta que bien souvent des compagnies nombreuses, qui étaient venues visiter la caverne, restaient plusieurs jours à l'hôtel et descendaient dans cette salle, avec de la musique, pour s'y livrer au plaisir de la danse.

Nous ne changions pas de place en avançant, sans que quelques uns d'entre nous n'éprouvassent de pénibles anxiétés; il s'agissait d'un passage qu'on a nommé les *Misères de l'homme gros*. C'est un étroit couloir de plus de 300 pieds de long, et juste assez large pour permettre à un homme de passer, à la condition de n'être pas trop gros. Mais, si peu qu'il le soit, c'est un terrible effort que de s'y engager, surtout si la pauvre victime réfléchit qu'elle aura à revenir sur ses pas par la même voie, après une promenade fatigante.

La largeur du passage n'exécède pas 20 pouces. Il a été usé par l'eau, qui a laissé les marques de son passage sur les surfaces du rocher. C'est absolument comme si la surface ridée d'un ruisseau venait à être soudainement pétrifiée. Les dames s'engagèrent hardiment et en riant sous ce passage, et le traversèrent avec une agilité merveilleuse : malgré le doute qu'on avait sur un ou deux gentlemen, ils se tirèrent triomphalement de cette épreuve.

Nous arrivâmes à l'endroit le plus intéressant, à la *chambre étoilée* (*star chamber*). Ici, nos lampes nous furent retirées et l'obscurité fut complète. Le guide se cacha derrière un rocher et envoya de la lumière sur la partie la plus élevée de la caverne, qui produisit immédiatement une imitation parfaite du ciel brillamment étoilé par une belle nuit.

L'état des cristaux sur un fond bleu créait des effets de lumière variés à l'infini; je crois même qu'une comète fut aperçue traversant l'espace... Je ne l'ai pas vue; mais des dames ont affirmé que c'était une vraie comète...

Enfin, après avoir visité bien d'autres points intéressants, nous descendîmes un escalier qui nous conduisit dans les eaux bourbeuses de la rivière Echo, qui passe sous une voûte de pierre calcaire; en quelques endroits elle est si basse, qu'on est obligé de se baisser par crainte de se heurter la tête au plafond, et sous d'autres, elle s'élève à plus de 100 pieds.

Quand nous fûmes arrivés au bord de la rivière, où l'on suppose que l'écho s'est fixé, l'un des bateliers éleva la voix et chanta une hymne très mélancolique, dans le vieux ton des vieilles églises de village. Personne, je crois, n'en fut édifié. L'écho lui-même ne parut pas satisfait, car il envoya quelques sons si tristement, si nonchalamment, que nous commençâmes tous à penser que la réputation de l'écho était une hablerie américaine.

Mais quand nous entendîmes clairement les notes d'une belle voix de soprano, partie d'une chaloupe éloignée, l'écho était éveillé; l renvoya les notes aussi purement qu'elles étaient exprimées; tandis que ces notes mélodieuses s'éloignaient en mourant avec égrèment, lorsque nous étions sous leur impression magique, tout à

coup la caverne se trouva éclairée de feux de Bengale par notre guide, qui voulut nous montrer toute la magnificence de cette scène féerique. Puis, nous fûmes excessivement surpris par un coup de pistolet qui produisit l'effet le plus merveilleux.

La détonation fut répétée une centaine de fois; il nous sembla qu'une masse confuse de sons arrivait de toutes parts, s'entre-échoient et forment la confusion la plus sauvage qu'on puisse imaginer, courant partout, semblant chercher une issue et disparaissant peu à peu dans les profondeurs de cette voûte mystérieuse qui nous enveloppait. C'était terriblement beau!...

Dans cette caverne, où règne un silence imposant, nous ne vîmes aucune créature qui donnât signe de vie, si ce n'est les chauves-souris qui restent attachées aux voûtes près de l'entrée pendant l'hiver, mais qui ne ressemblent pas plus à des créatures vivantes que les rochers auxquels elles se sont collées.

Cependant il y a des animaux particuliers à la caverne, toujours vivant dans l'obscurité, qui sont incolores et aveugles. On nous en a montré quelques échantillons. Par exemple, une écrivisse semblable à celles qui nous sont connues, mais blanche comme l'albâtre et tout à fait transparente. Elle a été trouvée dans la rivière Echo, ainsi qu'un petit poisson aveugle, dont la longueur n'exécède pas deux pouces.

Comme la température de la caverne ne varie jamais, qu'elle reste toujours à 59 degrés Fahrenheit (15 de grés centigrades), et que l'air y est très-pur, on a cru autrefois qu'une résidence en ce lieu pouvait être bienfaisante pour les personnes malades de consommation. Des cabanes furent construites pour les recevoir; mais les malades y restèrent sans aucun bon résultat, et les habitants ont conservé le nom de *Village-Déserté* à cette partie de la caverne.

## EDUCATION.

Discours de M. J. Létourneau, à l'école normale Laval, le 12 juin 1872, à l'occasion de la 50<sup>me</sup> année d'enseignement de M. Antoine Légiaré.

M. le Grand-Vicaire, Messieurs,

Il y a un demi-siècle, un jeune homme d'une de nos meilleures familles de St. Roch, au sortir du séminaire de Québec, où il avait terminé ses études classiques, poussé par un esprit de pur patriotisme, embrassait résolument et avec le plus grand courage la plus ingrate des carrières qui fut alors, celle de l'enseignement. Jusque-là, aucun homme instruit n'avait songé à faire de l'enseignement un état de vie, tant avaient été peu encouragés ceux qui, par nécessité ou autrement, s'y étaient momentanément livrés. Si, à cette époque, la perspective qui pouvait offrir la carrière de l'enseignement était sombre et peu enviable, les professions libérales au contraire, moins encombrées qu'aujourd'hui, offraient un avenir brillant, le commerce faisait miroiter aux yeux du jeune homme des succès heureux, des finances prospères, une fortune en peu de temps acquise.

Nonobstant le contraste entre les professions dites libérales et celle de l'enseignement, Mr. Antoine Légiaré, le digne doyen des instituteurs dont nous avons le bonheur de fêter aujourd'hui la 50<sup>me</sup> année d'enseignement, n'hésitait pas à embrasser un état qui alors n'en était vraiment pas un, à vouer toutes ses forces, ses talents, son énergie à une occupation qui n'avait été exercée que par quelques infortunés que le manque de succès dans un métier ou dans le commerce portait à faire l'école, en attendant des jours plus heureux, une occasion favorable de se livrer à une occupation moins ingrate, moins rebutante.

Car, si aujourd'hui, après cinquante ans de travail, de législation, avec des lois remarquables pour l'avancement de l'éducation, avec les sommes considérables votées chaque année par Législature, un système complet d'instruction publique et certaines promotions auxquelles l'instituteur peut aspirer, l'enseignement est encore considéré